

<http://lipietz.net/Aimer-Rimbaud-apres-Weinstein>

Aimer Rimbaud après Weinstein

- Vie publique - Articles et débats -



Date de mise en ligne : mercredi 13 décembre 2017

Copyright © Alain Lipietz - Tous droits réservés

Après l'onde de choc DSK-Baupin-Weinstein, qui n'est elle-même que la partie émergée d'une insurrection mondiale contre le harcèlement sexuel et les violences faites aux femmes touchant jusqu'à l'Inde et au Maroc, on peut être surpris de la polarisation en France sur le domaine de la culture. Après tout, au pic de la mobilisation du mouvement des femmes en France, il y a 40 ans, ces thèmes étaient déjà centraux. Sans doute, que les « affaires » touchent dorénavant la sphère politique et culturelle justifie cette nouvelle polarisation : la critique littéraire et cinématographique a-t-elle entretenu, pendant des décennies, dans la tête des adolescents, une culture du viol ?

[L'article de Laure Murat](#) (*Libération* du 13 décembre 2017), revisitant *Blow-up* d'Antonioni, pose excellemment la question : y-a-t-il eu *complaisance* de la part des artistes et de leurs critiques ? Et : répondre à cette question « sans anachronisme ni moralisme, mais du point de vue de l'histoire des représentations et de leurs effets ». Va y avoir du boulot ! Un exemple personnel.

Je suis en train de retravailler un texte dont une forme embryonnaire fut mis en ligne en 2006, a reçu 40 000 visites (encore aujourd'hui 500 par mois), sans jamais aucune critique de ce genre :

<http://lipietz.net/Ressusciter-quand-meme>. Il s'agit d'une confrontation entre un poème de Mallarmé et plusieurs poèmes, « mes préférés ». Parmi ceux-ci, *Aube*, d'Arthur Rimbaud. Je dois préciser que feu ma compagne de l'époque, la poétesse et grande féministe [Francine Comte-Ségeste](#), partageait mon choix.

Je couche donc à nouveau *Aube* sur mon écran et, ô horreur...mais relisons.

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall blond qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. A la grand'ville elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps.

L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil il était midi.

Pas de doute : la métaphore centrale du « plus beau poème de Rimbaud » (à mes yeux) est une scène de harcèlement se terminant par un viol.

Quoi, des générations de professeuses de lettres féministes auraient laisser passer sans rien dire cette apologie de la culture du viol, ou, pour rester XIXiste, du troussage de soubrettes et de grisettes ? On pourra finasser, arguer qu'on ne l'avait pas remarqué : l'image est noyée dans l'exaltation panthéiste de la Nature par le plus grand randonneur de notre littérature ; ce n'est qu'une image parmi trois des raisons pour lesquelles un garçon peut poursuivre une femme : comme après une voleuse (*je l'ai dénoncée au coq*), comme un petit mendiant quémendant une piécette aux basques d'une bourgeoise, comme une petite frappe de Pasolini ou de Visconti serre une bergère ou une lavandière...

Ne soyons pas faux-cul. Cette dernière image est bien le sujet, l'image centrale, du début (*J'ai embrassé l'aube d'été*) à la fin. *Au réveil il était midi* : quand on est jeune on a des matins triomphants, le jour sort de la nuit comme d'une

victoire... Tiens oui, au fait, *Booz endormi* ? Oh my god...

Non, il faut prendre le choix de cette image de viol au sérieux. *Épouser la Notion* de Mallarmé file exactement la même métaphore, version potache et brutale, avec exactement le même fond (saisir la Beauté est un viol). Si *Aube* nous enchante malgré tout, c'est que l'aube, indifférente ou magnanime, impassible comme la koré d'Euthydicos, laisse attraper un peu son immense corps et transfigure son harceleur. La déesse, aux dimensions de l'Univers, rêveusement tapote le museau de la petite licorne qui lui courrait après. Nous sommes dans le monde... Péguy dirait-il « de la Grâce » ? où c'est une fleur qui dit son nom au poète.

Le problème est que Rimbaud a choisi *cette* métaphore centrale. Il est ce genre de ragazzo, que nous méprisons dans *Rocco et ses frères*, mais qui ne révoltait pas les spectateurs de *Blow up*. La complaisance est flagrante. Nous l'en pardonnons, car nous interprétons la métaphore jusqu'au bout. Suis-je alors moi-même complaisant ? Et pourquoi des exemples italiens ?

Laure Murat livre au moins deux pistes : « sans anachronisme ni moralisme ». Sans moralisme : c'est le danger d'un futur (pas actuel !) effet pervers. Le désir féminin existe, et peut-être plus puissant encore que le masculin, selon Simone de Beauvoir. Le harcèlement n'est pas une question de désir mais de domination.

Sans anachronisme : pendant des siècles, avant la pilule et quand la virginité avait un prix, les mères serinaient à leurs filles : « Même si tu en as très, très envie, ne cède pas, ou pas tout de suite », et donc mécaniquement les garçons étaient formés à penser « Quand une fille dit non, c'est pas forcément non ». Notre « modèle » des rôles de genre, *La princesse de Clèves*, exalté encore contre Sarkozy, est resté comme représentation, avec ses effets.

La vraie faute, le crime contre les filles, celui de Don Juan, c'était alors : « Séduire et abandonner », comme la Fantine des *Misérables*, et justement pas comme Maria, la petite gouvernante de Sens que Mallarmé épouse finalement « par devoir », sans doute tancé par sa propre belle-mère (à sa grande surprise : « Je l'avais sous-estimée. »)

Encore faut-il que les critiques - et surtout les prof de lycée ! - l'expliquent aux ados : « Oui , c'est un chef d'oeuvre, oui ça exalte un viol, et un viol est un crime, mais vous pouvez aimer ce poème, et voici pourquoi, et pas seulement parce que c'est bien écrit ou bien filmé... »

Post-scriptum :

Suite au débat de ce texte sur Facebook, j'ai apporté les précisions suivantes.

J'ai un peu l'impression que plusieurs commentatrices/teurs n'ont pas lu l'article de Laure Murat que discute mon article :

<http://www.liberation.fr/.../blow-up-revu-et-inacceptable...>

À aucun moment, elle ne fait de confusion entre un poème et un viol effectif , voyons !!

Elle pose trois critères :

1. Contre la complaisance : on est quand même capable de voir si une oeuvre qui montre un viol ou un crime anti-sémite (pour mettre les points sur les i) le fait pour condamner le viol ou les crimes antisémites, ou pour les encourager. Dans *Aube*, l'image du harcèlement et du viol n'est certes qu'une image parmi d'autres, elle est cependant centrale (elle encadre le poème) et Rimbaud l'utilise tout naturellement, comme allant de soi que c'est une image adéquate, presque standard, pour exprimer le désir (de beauté) , l'enthousiasme, et la satisfaction du désir. Le recours à cette image participe de la culture sexiste du XIXe -XXe siècle et la perpétue : le viol c'est bien , c'est viril , c'est la réalisation de soi, c'est la volonté de puissance etc. Et c'est aussi la liberté, mais la liberté pour les hommes, cf [Don Giovanni](#) : immense ambiguïté des "libérations sexuelles".

2. Contre le moralisme. Le problème n'est pas le désir et son expression, mais le rapport de domination. On peut toujours essayer : quand une

Aimer Rimbaud après Weinstein

collègue rencontrée dans un colloque me pose un baiser sur les lèvres alors que je lui parle de la crise du fordisme, je ne considère pas ça comme un acte de harcèlement. Il n'en serait pas de même si je faisais ainsi avec une étudiante qui vient discuter sa thèse !

L'idée selon laquelle "Balance ton porc" et la fin du "droit d'importuner" (pour les hommes) empêcherait l'expression (et la réalisation) du désir est parfaitement ridicule. J'ai vécu toute ma vie en ambiance "féministe" (dans mon activité politique ou professionnelle), je n'ai jamais ressenti de limitation de ce genre : les femmes savent parfaitement exprimer leur désir, et sont prêtes à accueillir (pour l'accepter ou le refuser) l'expression respectueuse d'un désir masculin.

Il est clair que dans *Aube*, "l'enfant" ne fait pas fuir l'aube devant lui, il court après la belle déesse indifférente, qui court sur la Terre de par sa nature d'aube. C'est un relou, mais un microscopique petit relou.

3. Contre l'anachronisme : étant donné les codes de l'époque, où la fille, même si elle désire de toutes ses forces, doit dire "non" en pensant "oui", le vrai crime n'est pas d'insister, mais de "séduire et abandonner" (cf *Fantine* etc.)